cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN
ASBL

BELGIQUE-BELGIE
P.P.
6730-TINTIGNY
11/655

# TRIMESTRIEL
# SEPTEMBRE 2009
# N°3

## Contraintes et liberté

Bureau de dépôt : 6730 TINTIGNY - P501399
Ed. Responsable:Thierry TILQUIN, rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 NAMUR

**Editeur responsable**
Thierry Tilquin
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur

**Equipe de rédaction du numéro**
Ninette De Windt
Jacques Lambotte
Bénédicte Quinet
Françoise Sieuw

**Dessins, illustrations, photos, mise en page**
Anne Legrain
Bénédicte Quinet

**Abonnements**
Le Cefoc-infos paraît quatre fois par an, en mars, juin, septembre, décembre.
Prix : 12 euros
Prix de soutien : 30 euros
Compte : 001-0827480-49

**Adresse, téléphone, fax et courrier**
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur
Tél. et fax : 081/23.15.22
info@cefoc.be
www.cefoc.be

Association d'éducation permanente
reconnue
par la Communauté française

## Sommaire

***PARTENAIRES***

3 À partir des options fondamentales de la foi chrétienne

***DOSSIER***

6 Développement durable, pour un changement de mentalité
7 Les prérequis du développement durable
8 Les pseudo-solutions
9 Les vraies solutions

***ECHOS***

13 Un jour pour réfléchir, se rencontrer… et rire !
14 L'urgence de prendre le temps… de résister
15 Le capitalisme : le mythe du marché auto régulateur

# Comment ça ferait, juste pour essayer ?

Quand la vie s'emballe, quand un accident de santé leur tombe dessus sans crier gare, quand les relations de couple n'ont pas eu le temps de se consolider pour affronter la tempête du quotidien, quand le tourbillon vous tourne la tête à ce point que vous ne voyez plus d'autre urgence que de tout arrêter, l'espace de quelques secondes, pour l'éternité…

Quand il reste tout juste assez d'énergie pour prendre le temps comme il vient, sans plus pouvoir évaluer s'il est gagné ou perdu, sans plus pouvoir imaginer celui qui suivra ou regretter celui qui précédait. C'est par où qu'on se relève ? Impossible, plus d'énergie !

Un petit oiseau vient se poser à quelques centimètres...

Les voilà ces secondes d'éternité !

Quelques secondes d'éternité avant de recommencer l'année, la rentrée, l'emballement, la course à l'argent et aux factures à payer, la course aux loisirs et aux engagements associatifs, la course à la famille et aux amis, la course à gauche et la course à droite, plutôt à gauche diront certains ! Et si tout ça, toute cette vie passionnante ou tourbillonnante pouvait se conjuguer à un autre rythme que celui de l'urgence, qu'y aurait-il à gagner ? Ou à perdre ?

Comment ça ferait, juste pour essayer ?

Est-ce à cela que nous invite Christian Arnsperger, intervenant du week-end de juin dernier, en nous parlant de changement radical de mentalité ? Se vider, se désencombrer, aspirer à plus de simplicité, une « simplicité volontaire » poursuit Emeline de Bouver, intervenante de la future journée régionale à Herve.

Mais ne nous défaisons peut-être pas trop vite de nos convictions, de nos traditions, ou du moins des questions de sens qu'elles nous posent, si l'on en croit notre partenaire de Tournai ou encore la réflexion suscitée par la journée régionale de Tournai, en mai dernier.

Et si le « capitalisme auto régulateur » était un mythe ! Si la reconnaissance par le travail et la consommation, les achats qu'il permet était un leurre ! Et si vous aviez devant vous, quelques secondes, minutes, heures d'éternité, sans cette urgence plus oppressante que réellement importante, qu'en feriez-vous ?

Bonne lecture

Bénédicte QUINET

# À partir des options fondamentales de la foi chrétienne

Bénédicte QUINET

*À Tournai, il y a dix ans, a été mise sur pied une équipe d'aumônerie « près des mouvements du Hainaut occidental »[1] (à savoir par exemple, Vie Féminine, le MOC, l'ACRF, l'ACI, la Mutualité chrétienne, la CSC...). L'objectif du travail de l'équipe est d'accompagner les mouvements qui le souhaitent pour du travail de recherche de sens ou de recherche de foi. Ou encore, pour réfléchir aux questions d'aujourd'hui, à partir des options de la foi chrétienne : « le choix du plus petit », « l'espérance »,…*

En 1993, lors du 5ème anniversaire de l'équipe d'aumônerie, Paul Scolas, à l'époque vicaire épiscopal expliquait que « *tout est parti d'une audace à la fois modeste et franche. L'audace de regarder en face une situation à première vue compromise. L'aumônerie était faite de prêtres et cela était en train de disparaître. L'audace d'une concertation de tous : les responsables des mouvements et du diocèse, et ce, pendant toute une année. L'audace de risquer quelque chose de neuf, quelque chose qui était bien réfléchi mais peu défini, qui était une aventure, qui était un chemin* ».

## La première fois que je l'ai dit

Ainsi est née une équipe qui a fait son chemin et qui a beaucoup évolué. Marie-Jo Snappe et Rose Durieux sont aujourd'hui les deux permanentes salariées de l'équipe qui compte quelques bénévoles supplémentaires. Elles ont, elles aussi, évolué dans leur manière d'oser dire ou pas cette audace de l'origine : *« Proposer l'Évangile de Jésus Christ comme une Parole, une lumière, une rencontre capable d'ouvrir des chemins de vie, pour trouver non seulement du sens mais du sens qui devient concret* ».

« *J'ai un souvenir marquant de la première fois que j'ai osé «le» dire »,* explique Marie-Jo au sujet de ses convictions chrétiennes et de leur place dans son travail lors des collaborations avec les mouvements. En effet, préalablement, les réactions laissaient entendre que « ça » n'avait pas sa place, que « ça » ne devait pas intervenir dans le travail de formation ! En somme, il s'agissait de reléguer ses convictions dans le privé tellement la peur de la récupération religieuse était grande ! « *Ce jour-là,* illustre Marie-Jo, *le travail concernait le thème du bénévolat, pas du tout celui des convictions et de la foi. Une personne de la Mutualité chrétienne présentait la mutu, les spécificités, les valeurs. A surgi un débat autour du fait de «garder le C» (de Mutualité chrétienne). Le fait de pouvoir dire notre identité nous a permis à tous de parler en liberté. Nous avons pu échanger sur le christianisme aujourd'hui, les blessures, les doutes, les questions* ».

## L'actualité, le « C », les urgences

« *D'autres fois, nous avons été mêlés, ou pas, à la réflexion des mouvements pour se resituer par rapport au C,* poursuit Marie-Jo. *Mais nous ne sommes pas des aumôniers du MOC, nous n'avons aucune place dans la prise de décision. Nous sommes vraiment dans une démarche d'accompagnement, à leur demande, selon leurs priorités, mais aussi selon les personnes et leurs sensibilités individuelles, leur vision de ce que peut apporter (ou pas) à leur travail une réflexion de sens. Ainsi, un responsable à la CNE (la centrale des employés du syndicat chrétien), était sensible à la «question chrétienne» et nous avait demandé une animation. Mais reprise par les urgences syndicales, elle a été reportée plusieurs fois et a finalement été réduite à presque rien en faveur des débats syndicaux du moment* ».

L'équipe d'aumônerie répond donc à des demandes, des sollicitations des mouvements mais propose également des moments de

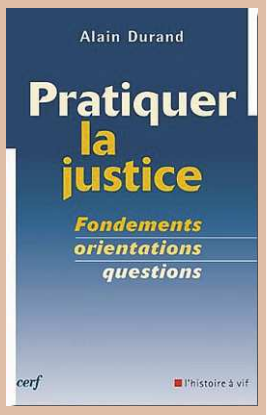
formation sur des thèmes qui répondent à des enjeux de société. Selon l'option pédagogique de l'éducation permanente : faire émerger ce que les gens connaissent en partant du vécu, pour les déployer. Ces thèmes pourraient être répertoriés autour de quatre grands axes :

- Autour de l'équilibre de vie, la réalisation de soi et les relations avec les autres : ainsi par exemple, la question du bénévolat, de la culpabilité ou de la différence.
- Autour des questions existentielles d'ordre idéologique comme le bonheur, l'identité religieuse, la transmission.
- Autour de centres d'intérêts collectifs : « un syndicat pour quoi faire ? », « la consommation », « l'eau ».
- Autour de questions de vie en société : « le développement durable », « sécurité et insécurité », « du mal être au mieux vivre ensemble ».

Cette année, l'équipe d'aumônerie en est à sa sixième expérience de groupe de lecture proposé à toute personne des mouvements qui est intéressée par le sujet. Le livre choisi est « Pratiquer la justice » d'Alain Durand. Et deux voire trois personnes de la CSC devraient rejoindre le groupe de 30 à 35 personnes. Jean-Yves Nollet, théologien et formateur du diocèse, et Victor Viane, ancien aumônier des mouvements et formateur à l'ISCO, comme personnes ressources, sont chargés d'accompagner la réflexion pour permettre d'aller à l'essentiel du livre, en articulation avec les questions de société actuelles.

**« Pratiquer la justice sociale »**

Editions du Cerf, 2009.




L'auteur, Alain Durand, dominicain, a travaillé à *Économie et humanisme* et a dirigé la revue théologique *Lumière et vie*. Il est formateur auprès de personnes en difficulté et attaché à la direction des relations humaines d'une grande entreprise. Il a publié plusieurs ouvrages de réflexion théologique sur la pauvreté et la mondialisation. Il est membre de la Commission Justice et Paix en France.

### *Echange de formations*

Une des premières collaborations avec le Cefoc, essentielle pour l'équipe d'aumônerie, a été deux formations que le Cefoc a proposées à ses formateurs, et auxquelles plusieurs de l'équipe ont pu participer : une formation théologique et une formation philosophique. « *L'apport était d'un autre ordre que ce que nous proposent les formations du diocèse. Le Cefoc est plus à l'écoute des questions qu'on se pose »,* précisent Marie-Jo et Rose. C'étaient les débuts de l'équipe d'aumônerie, ces formations étaient donc un soutien important. Marie-Jo se souvient plus particulièrement de « L'histoire de l'Église » avec Daniel Chavée et combien, dans les moments de crispation, rien n'est jamais définitif. Combien il faut être attentif aux acteurs, aux « prophètes » qui réagiront à la crispation. « *Cette présentation des liens entre l'Église et la société au fil du temps, ça me décrispe par rapport au pouvoir de l'Église* », explicite Marie-Jo. Pour Rose, c'est l'approche de Philippe Bacq qui l'a marquée, au sujet d'un Jésus qui croyait, qui écoutait, qui entendait, qui se laissait toucher par la personne humaine.

En ce qui concerne la philosophie, Rose et Marie-Jo se souviennent de la question de la liberté et de la responsabilité. Encore aujourd'hui, cette réflexion prend forme dans des vécus concrets de leur quotidien.

Outre ces « formations de formateurs du Cefoc », Rose a été membre d'un groupe de formation longue durée comme participante, avant de collaborer, avec deux autres personnes proches du Cefoc, pour relancer un nouveau groupe de longue durée, comme formatrice cette fois. Ainsi, elle a participé à une formation à l'animation au Cefoc qui lui a bien évidemment servi aussi pour son travail dans l'équipe d'aumônerie. En outre, pour ce groupe de formation, elle a dû préparer des réunions qui l'ont plus particulièrement formée personnellement, en termes de contenu. Et son travail à l'aumônerie a aussi été, très souvent, un enrichissement pour son rôle de formatrice dans le groupe Cefoc.

Toutefois, le groupe co-animé par Rose vient de se terminer. Quelles seront donc les collaborations à venir ? La collaboration à l'organisation des journées régionales dans ce coin du Hainaut ? Ou peut-être une ressource ou des pistes pour réfléchir au rôle de l'équipe d'aumônerie, pour ne pas perdre cette audace de l'origine : évoluer avec son temps, malgré « *une situation à première vue compromise* » ! Et ce, pour continuer à avoir l'audace de « *proposer, aux hommes et aux femmes, engagés dans des grands enjeux de notre temps, une rencontre, une Parole (l'Evangile de Jésus Christ), des chemins de vie, des combats humains, du sens qui devient concret !* »[2]

[1] La formulation complète est « équipe d'aumônerie près des mouvements d'action sociale et éducative du Hainaut occidental ».

[2] Citation reprise du discours de Paul Scolas au 5ème anniversaire de l'équipe d'aumônerie.

DOSSIER

Ce n'est pas le premier week-end que le Cefoc organise sur des questions de « développement durable ». En décembre 2006, le Cefoc remettait « l'économie en question » et, en octobre 2007, Christian Arnsperger, économiste et philosophe, nous avait déjà permis de faire un bout de chemin sur la réflexion « d'une nouvelle existence économique ». En juin dernier, au cours du week-end « Développement durable, entre contraintes et liberté », c'est pour nous parler d'un « militantisme existentiel » qu'il nous a rejoints. Toujours sur les traces d'une nouvelle existence économique.

En effet, selon lui, des solutions qui ne remettraient pas en cause notre système de production, source de gaspillage et d'inégalités, n'apportent pas de véritable réponse à la crise et à l'imminence de la catastrophe qui nous guette. Il ne suffit pas, pour combattre la pollution par le $CO^2$, de produire des voitures moins polluantes, mais il faut aussi réduire leur production et leur usage. Pour le développement durable, les vraies solutions seraient à chercher du côté de la réduction de toute production, car notre planète est finie, et du côté de la répartition juste et équitable des richesses produites. Le dossier explicite cette réflexion.

# Développement durable, entre contraintes et liberté

p.6

## *Développement durable, pour un changement de mentalité*

par Ninette De Windt

Une participante au week-end témoigne de sa réflexion quant à son mode de vie, à ses contradictions et aux changements à poursuivre. Elle intègre déjà quelques « changements de mentalité » suggérés par la réflexion de Christian Arnsperger.

p.7

## *Les prérequis du développement durable*

par Jacques Lambotte

Si tout le monde aujourd'hui semble en faveur du développement durable, ce n'est pas de n'importe quel développement durable que Christian Arnsperger entend nous entretenir. Voici donc les prérequis de sa réflexion.

p. 8

## *Les pseudo-solutions*

par Jacques Lambotte

Entre « l'authenticité inspiratrice » et « la peur autocentrée », Christian Arnsperger bouscule les propositions de changements « en surface », qui ne remettraient pas en cause, fondamentalement, un système de production infinie alors que notre Terre et ses ressources sont finies.

pp. 9-12

## *Les vraies solutions*

par Jacques Lambotte

Vouloir associer tous les peuples de la terre à notre mode de vie va se réduire à une entreprise de destruction à grande échelle ! La mathématique est implacable : si chaque citoyen du monde modèle sa consommation sur celle du citoyen des États- Unis, c'est sans doute entre six et neuf planètes Terre qui seraient nécessaires. Or, nous n'en avons qu'une. Dès lors quelles sont les solutions envisageables, les vraies ?

DOSSIER

# Développement durable, pour un changement de mentalité

Ninette DE WINDT

*Depuis quelques années, le Cefoc propose des week-ends pour creuser le thème du développement durable. En juin dernier, Christian Arnsperger, économiste et chercheur en éthique économique, venait, cette fois, nous parler de « changements de mentalité ». Pour Ninette De Windt, pas mal des comportements suggérés par l'intervenant font déjà partie de sa vie. Elle partage avec nous sa réflexion suite au week-end.*

Depuis longtemps notre famille essaie de vivre le plus naturellement possible, soit par pure nécessité, soit par volonté. D'ailleurs, nous avons la grande chance de vivre à la campagne et un assez grand jardin nous procure pas mal de fruits et légumes. Et un ami a développé toute une chaîne de commerce bio. Mon engagement comme bénévole dans une Boutique Tiers Monde m'a aussi ouvert les yeux. Par ailleurs, quand nous avons dû rénover notre maison, automatiquement, nous avons souhaité nous adresser à des fournisseurs de produits écologiques, ce qui, à cette époque, n'était pas très facile. Néanmoins, je sais mes contradictions : j'utilise la voiture chaque jour pour me rendre à mon travail. J'ai fait à peu près 300 kilomètres en voiture pour participer à ce week-end de formation. Il y a des années, à cette occasion, j'aurais pris le train. Aujourd'hui, par facilité, pour plus de commodité et de liberté, je choisis plus souvent la voiture.

Dès le début du week-end, l'intervenant, Christian Arnsperger nous a permis d'élargir notre point de vue en introduisant un aspect philosophique dans la réflexion. Il parle du désir humain de durer : signe que la vie a une valeur en soi, mais aussi une visée transcendante qui nous fait nous poser des questions telles que « Qu'est-ce qui fait que nous voulons vivre en continuité ? ». Selon lui, le plus souvent, ce n'est pas l'idée de transcendance qui nous fait bouger mais uniquement une peur égocentrique. Ainsi, par exemple, si l'on conçoit aujourd'hui des appareils électriques à basse consommation d'électricité, des voitures émettant moins de $Co^2$, des panneaux solaires, des citernes d'eau de pluie, ce sont pour Christian Arnsperger des pseudos solutions. Si ces nouveaux moyens permettent une consommation moindre en énergie, ne nous amèneront-ils pas, en nous faisant gagner de l'argent, à consommer encore plus au bout du compte : avec une deuxième voiture, un deuxième ordinateur… ?

C'est plutôt un changement de mentalité qu'il nous suggère.

On nous informe sur l'installation de panneaux solaires dans les zones les plus ensoleillées du monde, par exemple en Afrique. Va-t-on faire ces investissements au bénéfice des populations locales ou produira-t-on dorénavant l'énergie, dans ces contrées, par des techniques de plus en plus sophistiquées, et ce, afin de nous permettre de continuer notre train de vie ? Afin de préserver notre « bien-être », sans égard pour ceux qui ne savent et ne peuvent entrer dans le cercle des élus ?

Il faudrait une prise de conscience globale pour que « les choses changent » : pas seulement des choix techniques, mais un changement d'attitudes ! Nous sommes amenés à réfléchir sur le « De quoi avons-nous besoin réellement ? ». Sur notre responsabilité : avons-nous le droit de « consommer la Terre » au détriment de femmes et d'hommes dans d'autres coins du monde ? Allons-nous nous permettre de puiser sans gêne dans les réserves et nuire ainsi à l'avenir des générations futures ?

De nouveaux courants de pensée et de nouveaux engagements sociaux se mettent en place. Par exemple, des groupes se réunissent autour d'un objectif de vie : la « simplicité volontaire », et ce, afin de se soutenir dans ses réflexions, ses choix, de se laisser bousculer par les choix des autres. Au Cefoc aussi, la réflexion continue.[1]

[1] L'explication de ce qu'est la « simplicité volontaire »voir page 14 de ce numéro du Cefoc-infos » ?

# Les prérequis du développement durable

Jacques LAMBOTTE

DOSSIER

*Tout le monde, ou à peu près, parle et défend l'idée de développement durable. Cela entraîne beaucoup d'imprécision à cette notion. Aussi est-il utile de s'interroger : que veut dire « développement » ? Que signifie « durable » ? Qu'entendre par « développement durable » ?*

Tout le monde aujourd'hui est pour le développement durable. Pour obtenir des budgets de recherches ou encore de l'audience dans les médias, il « faut » parler de développement durable. Que l'on soit de gauche, de droite, que l'on soit pour le capitalisme ou pour une critique radicale. Dès lors, le concept perd beaucoup en précision pour faire des compromis avec les idées de croissance et de productivité. Il faut donc dès le départ faire un effort de clarification.

### *Développement*

C'est un concept déjà ancien : l'intention qui le sous-tend remonte aux penseurs économiques du XVIIe siècle. Se développer c'est se dés-envelopper, c'est le contraire du repli sur soi. Il s'agit d'une dynamique d'enrichissement mutuel entre le milieu qui offre des ressources et l'entité qui les assimile et rend en retour à ce milieu. Un exemple : pensons à un enfant qui se développe dans sa famille.

Mais ce développement a souvent été assimilé à l'idée de croissance productiviste et matérialiste. Ce paradigme productiviste promeut le quantitatif : plus de biens, plus de richesses, mais fait l'impasse sur les aspects relationnels, culturels, « spirituels » de l'existence. Aussi le risque était grand, et s'est produit, que les ressources naturelles soient détruites, épuisées, et que les « ressources humaines » soient gaspillées et surexploitées. Le sens même de la vie humaine est maintenant censé se trouver dans l'accumulation. Et l'on perd ainsi sa vie à la gagner.

Il s'agit ici d'envisager le développement comme développement plénier et harmonieux de tous les éléments de la vie. Comme incluant notre capacité à prendre ce que le milieu nous offre, avec modération, et notre capacité à lui rendre en retour : prendre et donner. C'est la contradiction fondamentale de notre modèle de développement qui a poussé économistes, sociologues et autres à insister dès 1970 sur un développement qui soit durable.

### *Durable*

Parler de développement durable semble un pléonasme : depuis la nuit des temps, tout être vivant cherche à croître… et croître, c'est durer. Ou en tout cas vouloir durer. Pourtant, biologiquement, ce vouloir est mis en échec : tout ce qui naît sous le ciel est destiné à mourir. De ce point de vue, tout ce qui me reste à faire, c'est de survivre le plus longtemps possible pour mon propre intérêt et donc aux dépens des autres. Ce qui est un développement relativement peu durable.

Peut-on, malgré la mort inévitable, récupérer la durabilité au niveau collectif ? Vouloir que l'espèce dure à travers l'illimitée succession des générations ? Mais la mathématique est impitoyable : si l'humanité doit durer infiniment, il faudra envisager de réduire drastiquement l'empreinte écologique au point de presque cesser d'exister ! D'ailleurs, notre univers physique n'étant pas éternel, le genre humain s'éteindra de toute façon. Donc, même au niveau collectif, l'idée de durabilité est difficile à cerner.

On semble ainsi alterner entre deux solutions fatales. Un quasi suicide immédiat en réduisant son empreinte écologique à presque zéro pour assurer à chaque être, dans toutes les générations à venir, aussi nombreuses soient-elles, de pouvoir développer pleinement son potentiel vital. Ou alors l'indifférence absolue afin de continuer à permettre simplement qu'un maximum d'êtres puisse développer tout leur potentiel vital. Sans considération pour « les autres » ni pour la durabilité !

DOSSIER

# Les pseudo-solutions

Jacques LAMBOTTE

*Si le souci pour toutes les générations à venir mène à une impasse, ne pourrions-nous pas concevoir autrement notre souci pour les générations ? Christian Arnsperger, économiste et philosophe[1], est intervenu au week-end de juin dernier pour nous présenter sa réflexion au sujet d'une « authenticité inspiratrice » à construire, visant un « juste de désir que l'humanité dans son ensemble réussisse ». C'est-à-dire… ?*

Un « développement authentique » devrait faire intervenir notre capacité à nous remplir mais aussi à nous vider : notre capacité à prendre mais aussi à donner. C'est tout le contraire d'une superficialité qui nous fait croire que l'être de l'homme consiste à posséder le plus possible.

Cette authenticité nous invite à nous écarter de la volonté de tout savoir, de tout prévoir. Il faudrait accepter une saine ignorance de l'avenir et une focalisation « spirituelle » sur les conditions présentes. Il faudrait nous laisser inspirer par cette idée de développement authentique au point d'inspirer les plus jeunes, qui auront alors à leur tour à inspirer la génération qui les suivra. Et cette « inspiration » leur permettra d'inventer leurs solutions… qui seront certainement autres que celles que nous aurions envisagées.

### *Religieux et dogmatisme ?*

Ces mots d'*inspiration* et d'*authenticité* sont problématiques de nos jours parce qu'ils semblent ressortir du domaine religieux et même dogmatique… mais ils sont incontournables. Sans « authenticité inspiratrice », sans confiance en la valeur de notre lutte pour « autre chose » (sans savoir si nous allons réussir), nous allons nous laisser inspirer par la peur. Et celle-ci nous mènera naturellement à de fausses solutions qui ne feront qu'aggraver les problèmes.

Quel mal à être mobilisé par la peur, la peur pour soi et ses enfants et petits-enfants ? En soi, rien. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy appelle « catastrophisme éclairé » une attitude qui consiste à croire que nous sommes devant la catastrophe annoncée, et obligés, dès lors, d'essayer de modifier la nature des choses. La peur d'un avenir indéterminé mais « certain » est très salutaire. Ce qui est problématique, c'est la question de savoir *pour quoi* on a peur. Peur de perdre quoi ? Ma vie ? Celle de mes proches ? Alors, dans ce cas, d'un côté je tiens à la vie, je veux durer. De l'autre côté, je cherche à reporter sur les autres le poids de mon sauvetage.

### *Etre riche ou obligé de changer*

Etre riche dans une société très inégalitaire et, par la puissance de mon portefeuille, pouvoir me procurer les protections contre la catastrophe qui vient, est une façon de répondre à cette « peur autocentrée ». Ce sera là de l'*apartheid écologique*, car nous habitons des régions en partie protégées des conséquences de la pollution, et favorisées économiquement (ce qui aide à s'en sortir), nous nous en satisferons très aisément. Cependant, la pollution et les conséquences des injustices sociales ne peuvent être parfaitement cloisonnées et, tôt ou tard, nous devrons nous aussi réduire notre impact sur l'environnement. Mais si, même nous qui sommes riches, nous sommes obligés de changer, alors nous allons nous arranger pour que tous soient *obligés* de le faire !

### *La dictature verte*

Cette option possède deux modèles : l'allemand et le français. Dans le modèle allemand, je serai d'autant plus exigeant envers les autres que je m'appliquerai, avec ressentiment, des exigences élevées (réduire ma consommation, ma pollution, rouler à vélo…). La conclusion, c'est le ressentiment. Dans la version française, je voterai pour un parti pro-développement durable… pour ensuite chercher à échapper moi-même aux contraintes par toutes sortes de tricheries et râler sur ceux qui ne respectent pas le contrat ! La conclusion, c'est la méfiance.

Dans un cas comme dans l'autre, il est à craindre que la politique verte ne soit pas très stable dans le temps et que l'on se tournera vite vers des comportements d'étourdissement dans l'excès de marchandises, pour oublier cette « peur auto-centrée » (liée à la méfiance ou au ressentiment).

### *Quelle authenticité ?*

Pour éviter toutes ces fausses pistes, il s'agirait que la majorité d'entre nous entre dans une démarche « d'authenticité inspiratrice ». Mais comment, si l'on n'est pas capable de dépasser sa « peur autocentrée » ? D'entrer dans un juste désir (donc limité) que l'humanité dans son ensemble « réussisse » ? Dès lors, l'inévitable jeu de la contrainte collective sera double. Il y aura de fait des obligations légales sanctionnées. Mais elles trouveront leur justification dans une démarche d'éducation et de sensibilisation. Ce sera une pédagogie de la juste crainte. Ce sera aussi une pédagogie du juste désir.

[1] Christian Arnsperger est l'auteur de : *« Éthique de l'existence post-capitaliste » et de « Pour un militantisme existentiel ».*

# Les vraies solutions

Jacques LAMBOTTE

DOSSIER

*Dépasser une « peur autocentrée » en direction d'une « authenticité inspirée » et d'« un juste désir », nécessite sans doute de ne pas en rester à la matérialité de la vie pour rechercher un plus que la vie dans la vie. Ce n'est donc pas vers l'idée d'un « juste commerce » que Christian Arnsperger nous a invités à tourner nos regards, lors du week-end de juin, mais vers celles d'« autolimitation » et de « relocalisation ». En outre, il s'agira, selon lui, d'envisager un réexamen de la richesse, de la place de l'homme dans l'univers et de la « véritable lutte sociale ».*

### *La transcendance*

Rechercher « un plus que la vie au sein de la vie », c'est s'orienter vers un au-delà de nos préoccupations vitales. Vers un « quelque chose » qui aiguillonne et justifie notre crainte pour l'humanité, peur que, dans notre situation, elle ne perde son « âme ». Vers une transcendance.

Il faudra éviter le risque de croire à une transcendance tellement extérieure qu'elle nous amène à dévaloriser, voire à mépriser le monde… et à ne faire aucun effort pour le transformer. C'est de cet écueil que parlait Marx en déplorant l'effet « d'opium du peuple ».

*Il y a un autre risque. Que l'on se valorise soi-même jusqu'à faire primer la rivalité sur la solidarité.*

Il y a un autre risque. Celui de croire si peu, ou pas du tout, à la transcendance que l'on valorise, mais que surtout l'on se valorise soi-même jusqu'à faire primer la rivalité sur la solidarité. La juste posture vis-à-vis de la transcendance, Christian Arnsperger la voit ainsi : « *Croire dans la nécessité d'un sauvetage de la planète et de ses habitants au nom d'une «plus que vie» dans laquelle on croit, mais dont la qualité sera affectée par ce que nous aurons fait (ou pas) durant notre existence terrestre* ».

Bref, les enjeux profonds du développement durable semblent inséparables des enjeux spirituels, voire religieux. Notre intervenant s'est du reste présenté comme un chrétien d'obédience orthodoxe. De ce point de vue, il s'agit de rendre manifeste, dans notre action, ce au nom de quoi nous désirons survivre. Cette « plus que vie » inspire à la fois la crainte : peur de perdre notre connexion avec elle et le désir, car nous voudrons instamment l'atteindre.

### *Le doux commerce*

Plusieurs économistes d'aujourd'hui, soucieux de justice et d'égalité (par exemple l'indien Amartya Sen), sont convaincus des vertus libératrices du marché. En intégrant toutes les sociétés au grand marché mondial, on apporterait une solution à tous les dysfonctionnements actuels, sociaux ou encore écologiques. « *Doit-on a priori leur donner tort ?* », questionne Christian Arnsperger. « *Au fond, dans la vision du doux commerce qui nous structure depuis quelques siècles, pourquoi ne pas tenter de réformer l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce) ? Pourquoi ne pas essayer de réformer la Banque Mondiale et le FMI (Fonds Monétaire International) ? Ou tenter de créer d'autres régulations du commerce mondial et de promouvoir le commerce équitable ?* »

Cependant, cette vision d'un commerce mondial plus équilibré n'a de chance d'aboutir que si nous abandonnons le cœur-même de ce qui nous fait effectivement participer au commerce : « notre compulsion rapace d'extraction, d'appropriation et de consommation ». Et de fait, si notre visée est de vouloir associer tous les peuples de la Terre à notre mode de vie à nous, elle va se réduire à une entreprise de destruction à grande échelle ! Ici également, la mathématique est implacable : si chaque citoyen du monde modèle sa consommation sur celle du citoyen des Etats-Unis, c'est sans doute entre six et neuf planètes Terre qui seraient nécessaires… Or, nous n'en avons qu'une.

### *La fête est finie*

Il est étonnant que « *ce simple fait ne nous précipite pas dans une «catatonie profonde»*[1] » : les échanges mondiaux actuels ne sont déjà soutenables qu'à court terme, et encore, par une destruction de la planète à moyen terme. Prétendre les intensifier et rêver pour tous à une participation

égale et équitable, c'est programmer activement le suicide de l'humanité. De plus, ce vaste commerce, réputé pacificateur et porteur de développement pour tous, n'a été rendu possible que par le pétrole. Or, cette matière première énergétique abondante et à bas prix est en voie d'épuisement ! De ce point de vue, force est de conclure que nos deux siècles d'expansion des échanges économiques ne sont, dans l'histoire des hommes, qu'une parenthèse en voie de se refermer ! Et avec elle se clôt sans doute tout doucement le rêve d'une souveraineté alimentaire et énergétique de tous, basée sur la division du travail productif et sur des moyens de transports relativement bon marché !

*Le pétrole et le gaz se sont formés dans le passé géologique par des processus très lents. C'est-à-dire qu'ils sont des ressources naturelles limitées et qui s'amenuisent peu à peu.*

Ce sont en tout cas des vues présentées par le géologue Richard Heinberg. Elles ont le mérite d'aider les humains à ne pas se voiler la face sur les enjeux les plus difficiles qu'ils n'ont jamais rencontrés. En somme, le pétrole et le gaz se sont formés dans le passé géologique par des processus très lents que nous comprenons bien aujourd'hui. C'est-à-dire qu'ils sont des ressources naturelles limitées et qui s'amenuisent peu à peu. Nous sommes devant la fin prochaine du pétrole. Et nous sommes face à l'impossibilité de le remplacer par des énergies renouvelables : car leur rapport combustion/performance est très médiocre comparé à celui du pétrole…

Notre modèle du développement par le marché mondial doit dès lors être repensé. En effet, il ne sera plus tenable d'exporter massivement des denrées pour acquérir des devises permettant d'acquérir d'autres denrées. Le maillage planétaire des flux commerciaux devant permettre une souveraineté alimentaire à tous s'envole à jamais avec le pétrole ! Quand on sait, de plus, à quel point la compétition pour le contrôle de l'accès au pétrole fut centrale dans la géopolitique du XXe siècle, on peut penser que la raréfaction de cette ressource, comme celle de l'eau, nous prépare à des conflits violents pour la possession des dernières gouttes. Penser, et frémir. A moins de parvenir à nous réorganiser autrement…

### *Retour du protectionnisme ?*

Heinberg souligne fortement qu'une parcellisation des communautés de vie sera une conséquence inévitable de la fin du pétrole. Il faudra bien, contraints et forcés, réinventer ou revitaliser des réseaux d'échange et d'entraide plus locaux, et réserver les dernières ressources pétrolières pour les échanges réellement nécessaires. Pour lui, deux dynamiques doivent se mettre en place d'urgence, si l'humanité veut éviter les conflits alimentaires et énergétiques. Les nations les plus « voraces » (dont nous faisons manifestement partie) devront se contraindre à une réduction drastique d'énergie et d'alimentation… ainsi que du nombre d'habitants. Sans quoi nous irons droit à des impasses géopolitiques majeures. D'autre part, toutes les nations devront rapidement relocaliser et re-communautariser (à des échelles infranationales) les activités de production et d'échange.

Il ne s'agit donc pas d'un protectionnisme de nature idéologique. Il s'agit du fait que les deux seules voies pour reconquérir une véritable souveraineté alimentaire et énergétique sont **« l'autolimitation »** et **« la relocalisation »**. Dans ce contexte de réduction des rythmes et des étendues, et dans ce contexte seulement, la recherche d'énergies renouvelables a un sens. Ces énergies renouvelables sont absolument incapables de permettre à l'humanité de soutenir les rythmes et les étendues que les énergies fossiles ont seules rendues possibles. « *À défaut de pouvoir physiquement planétariser l'alimentation et de pouvoir l'arracher aux griffes du profit (notamment dans le chef des secteurs capitalistes de l'agroalimentaire et du pétrole), le pari de la relocalisation économique semble le plus sensé à moyen et long terme* », conclut notre intervenant.

### *Et la richesse, alors ?*

L'objectif de la richesse semble donc de plus en plus hors de portée. Mais nous avons vu qu'il s'agissait d'une pseudo-solution.

Pourtant, au fond, qu'est-ce qu'être riche ? L'anthropologie et l'histoire nous apprennent que l'homme précapitaliste conçoit **la richesse** comme le fait de posséder suffisamment en travaillant le moins possible. Les sociétés dites primitives sont celles d'une grande simplicité. Chez elles, l'être ne passe pas par l'avoir. Nous nous sommes écartés de ce modèle : pour nous, posséder, ce n'est plus seulement avoir des choses, c'est avoir de l'argent. Argent qui permet d'organiser le travail de ceux qui n'en ont pas, en fonction de mes intérêts propres. L'être passe donc chez nous par le pouvoir.

Et **le pouvoir** ? C'est la possibilité de se projeter dans l'avenir en maîtrisant les choses et les gens. C'est détenir assez de ressources matérielles et monétaires pour commander l'énergie d'autrui et la canaliser vers mon projet. Pour employer des mots quelque peu savants (mais comme ils ont cours dans le langage, autant les connaître) : l'homme primitif vivait dans la *Présence* tandis que nous, nous vivons dans la *Projection*. Depuis que nous sommes dans cette *Projection*, nous vivons dans un présent qui est un lien aléatoire entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore, et que nous renverrons au passé dès qu'il se présentera.

L'homme primitif, lui, ne tire pas son être du contrôle qu'il croit exercer sur l'avenir : il le tire du non-contrôle qui lui fait habiter la présence du moment présent ! Ainsi, d'une part la présence s'efface pour faire place au projet, ce qui implique le contrôle sur la nature et sur le temps. Et d'autre part, ce projet s'incarne dans des réalisations matérielles. Etre riches deviendra, pour nous, assurer la croissance de mon avoir à travers la maîtrise d'autrui.

*C'est parce que l'Occident dans lequel nous sommes tombés confond depuis longtemps richesse et opulence que nous croyons être riches alors que nous nous effondrons sous des tonnes de biens matériels.*

### *Deux moteurs du capitalisme*

La croissance et la globalisation s'expliquent par là. La globalisation n'est rien d'autre que l'accomplissement de l'idée de croissance. Et la croissance est enracinée dans la victoire du *Projet* sur la *Présence*. La globalisation, c'est la volonté d'accéder à tous les marchés pour y faire prévaloir « mon » projet au détriment de tous les autres. Il n'y a dès lors rien d'étonnant au fait qu'elle a été opérée par la force des armes, par des pouvoirs étatiques voulant divertir la richesse mondiale vers ses propres citoyens (tous ?). Pas étonnants non plus tous ces discours politiques promotionnant la croissance et la globalisation comme remèdes à des problèmes … qu'elles engendrent elles-mêmes. « *C'est*, dit Christian Arnsperger, *le résultat direct de plusieurs siècles de promotion de la richesse comme pouvoir de projection de l'ego* ».

### *Egocentrisme*

On ne veut pas ici insister sur l'aspect péjoratif du terme, simplement sur son sens étymologique : le fait de mettre son ego personnel (et collectif ?) au centre de tout. De se regarder et se vivre soi-même comme le centre du cosmos. Généralisé à une culture entière, l'égocentrisme a eu les effets calamiteux que l'on connaît. Prenez des consciences qui sont restées bloquées au stade de l'égocentrisme, mettez-les en présence sur ces « lieux » que l'on nomme marchés et vous obtiendrez la lutte capitaliste pour le pouvoir. C'est cela notre conception de la richesse, c'est la maîtrise égocentrique du monde. Il s'agit d'une catastrophe pas si naturelle que cela, une maladie spirituelle mortelle.

Mais vouloir s'arracher à la misère, n'est-ce pas un « bien », une qualité ? Oui. Mais ne confondons pas misère et pauvreté. La misère

est un dépouillement cruel et subi. La pauvreté est un dépouillement serein et choisi. Ne confondons pas non plus richesse et opulence. C'est parce que l'Occident dans lequel nous sommes tombés confond depuis longtemps richesse et opulence que nous croyons être riches alors que nous nous effondrons sous des tonnes de biens matériels. Cette opulence risque d'interdire l'accès à la vraie richesse.

### *Simplicité*

Le paradoxe est que nous avons voulu des objets pour nous simplifier la vie, alors que souvent ils ne font que nous encombrer. Ivan Illich parlait en ce sens, dès les années 70, de « détour contre-productif » : c'est lui qui a calculé que si l'on comptabilisait tout le temps passé à gagner l'argent pour s'acheter une voiture, tout le temps passé aux entretiens et réparations… sans compter les embouteillages, on arriverait à du 7 km/h ! Moins rapide qu'un vélo ! Obsédé par l'angoisse de la misère et favorisé par toute une série de conditions favorables (climatiques et géographiques), l'Occident nous a fait entrer dans une aventure industrielle qui nous a amenés à nous écarter de la simplicité à laquelle nous aspirons pourtant profondément.

Le cœur de la démarche vers cette « autre richesse», c'est de réduire la *Projection* et de retrouver la *Présence*. Tout le reste ne nous mènera jamais qu'à des critiques sans cesse ressassées de l'économie, critiques qui ne font jamais que perpétuer, au niveau des discours, l'emprise de cette même économie. Réduire la *Projection*, mettre de côté son ego qui se nourrit du pouvoir que lui donne l'avoir, c'est être riche, être simple. Heureuse nouvelle ? Non, horrible nouvelle. Parce que notre monde égotique est bâti sur l'opulente misère du pouvoir et parce que ce monde va disparaître. Et notre ego, puisque cela a été sa vie, est sa vie, n'en veut pas de cette disparition ! La lutte va être terrible.

*Si l'on comptabilise tout le temps passé à gagner l'argent pour s'acheter une voiture, tout le temps passé aux entretiens et réparations… sans compter les embouteillages, on arrive à du 7 km/h !*

### *La véritable lutte sociale*

Elle va se situer sur trois grands axes qui coïncident avec l'abandon de l'égocentrisme qui a donné naissance à la modernité capitaliste.

L'axe des grands principes éthiques, car nous devons d'urgence changer de culture économique, politique et sociale. Ces grands principes sont « l'éthique de la simplicité volontaire », « l'éthique de l'allocation universelle » et « l'éthique de la démocratie radicale ».

L'axe des changements de comportement. Il ne faut pas croire à l'efficacité intrinsèque des incitants économiques ou financiers : une écotaxe par-ci, une autre par-là ne modifieront jamais notre niveau de conscience. Sans rien imposer à autrui, nous pouvons nous imposer des « exercices spirituels » : sans pétrole, que vais-je faire ? Comment me déplacer ? Que manger ? Comment organiser notre vie quotidienne ?

Le troisième axe est celui des soutiens sociaux. Promouvoir les trois éthiques, nous adonner à de précieux exercices spirituels fera de nous ce que Christian Arnsperger appelle des *« militants existentiels »*. Or, pour être efficace et parce que nous sommes des « animaux collectifs », cette militance ne peut être solitaire. Elle exige des collectivités et des communautés. Il s'agirait donc là de « ressusciter » les idéaux monastiques et communautaires pour repenser des *communautés existentielles critiques* qui permettront de militer par l'exemple. On peut peut-être rappeler ici qu'à l'Université Libre de Bruxelles, un philosophe athée est en train d'étudier la *Règle de saint Benoît !*

Prochainement, vous trouverez un texte plus complet prolongeant ce dossier sur le site du Cefoc sous la rubrique « analyse 2009 »

[1] Catatonie : état de passivité, d'inertie motrice et psychique, alternant souvent avec des états d'excitation, caractéristique de la schizophrénie. (Le Nouveau Petit Robert, 1995).

# Un jour pour réfléchir, se rencontrer… et rire !

Françoise SIEUW

*À Tournai, en mai dernier, le Cefoc proposait une journée régionale de réflexion au sujet de la foi en Dieu. Les animateurs du Hainaut occidental et de Mons-Borinage ont invité les membres des groupes, les anciens et toutes les personnes intéressées par le thème et la démarche Cefoc. C'est ainsi que plus de 60 personnes se sont retrouvées le 1er mai, dans les beaux locaux de la CSC de Tournai pour réfléchir sur : « **Quel sens, pour moi, aujourd'hui, de croire en Dieu, ou de ne pas croire en Dieu** ? ».*

« Comment c'est possible de ne pas croire en Dieu ! Comment une vie peut-elle avoir du sens si on ne croit pas à quelque chose de plus grand que nous ? », diront certains. « Comment c'est possible que des personnes sensées croient en un Dieu aujourd'hui ! Quel sens ça a de se réfugier dans des illusions au lieu de prendre réellement sa vie en main ? », penseront d'autres. Que faire pour entendre les avis et leur permettre de se rencontrer ?

### *Croire en Dieu, mon grand-père n'aurait pas hésité !*

Après un premier travail en carrefours, où chaque participant devait se positionner par rapport à quatre affirmations sur le lien « sens » et « croire ou ne pas croire en Dieu », José Reding, l'intervenant du jour, apportait son éclairage de théologien. José a été professeur de dogmatique au séminaire de Namur et il travaille aujourd'hui les articulations de la tradition chrétienne avec la vie moderne. Ses réflexions tombaient donc à point pour prendre du recul par rapport aux convictions et doutes suscités dans le groupe.

*« Croire en Dieu ? … Mon grand-père n'aurait pas hésité !* commence José. *Mais les climats, l'air du temps sont bien différents aujourd'hui. Aujourd'hui, croire en Dieu est une chose qui est du côté des choses qu'on cherche et pas du côté des choses qui sont évidentes. Garder la vie comme une énigme ouverte : pas facile, c'est la pointe de l'humanité, liée à l'image de Dieu. Nous sommes repris par des questions d'identité très fortes. L'énigme est complexe ; elle invite à vivre notre vie comme une ouverture à l'autre et même comme une hospitalité de l'autre. La pointe de ce qui se cherche, c'est un nouvel humanisme. Avant, je pensais que Jésus était un surhomme, qu'il était exceptionnel. Mon travail a été de découvrir qu'il est vraiment homme. On sort de l'opposition entre Dieu et l'homme. On évolue : on était moutons, on a aujourd'hui la volonté de devenir sujets, acteurs, responsables. C'est la naissance de l'humanisme, le goût de la responsabilité. »*

*Aujourd'hui, croire en Dieu est une chose qui est du côté des choses qu'on cherche et pas du côté des choses qui sont évidentes. Garder la vie comme une énigme ouverte...*

### *Sujet = individualiste ?*

*« Devenir sujet veut peut-être dire qu'on devient individualiste ?,* poursuivait l'intervenant. *Le virus du sujet est dans toutes les cultures. Il faut fonder le lien d'humanité et faire la recherche d'une conjugaison de l'individu et du lien. Si Dieu pouvait aider à tout ça, ce serait intéressant ! La foi chrétienne est tout sauf une religion ; elle est un appel, une invitation. Dieu n'est intéressant que s'il n'est pas évident, et cela, c'est une bonne nouvelle. Quelle merveille de ne plus avoir la certitude des évidences ! Quelle merveille d'être libéré des prisons de certains concepts de Dieu. Quelle chance de sortir des évidences qui sécurisent pour être tout simplement dans la « non-évidence » qui interpelle la responsabilité de tout être humain… »*

### *Se rencontrer et rire …*

Notre réflexion était donc bel et bien alimentée pour travailler l'après-midi en carrefours : bousculements, acquis, nouvelles questions fusaient, suscitées par l'intervention de José. Voilà donc du nouveau grain à moudre. Merci à José ! Mais l'après-midi ne se devait pas d'être seulement studieuse, la journée alliait à la fois réflexion, rencontre et détente. Des temps de travail, intenses, mais aussi les pauses café, l'apéro, le repas, les tartes, et le jeu par équipes, sur le Cefoc et l'actualité, qui a clôturé la journée. Avec un livre comme cadeau à tous les participants. ■

ECHOS

# L'urgence de prendre le temps… de résister

Bénédicte QUINET

*Se former au Cefoc, c'est cheminer avec un groupe, avec des formateurs, avec des intervenants extérieurs. Dans plusieurs lieux, dans différents groupes parfois, et dans le temps. Ainsi, à la suite du week-end de juin dernier (et d'autres week-ends précédents sur le développement durable), deux régions reprennent l'interpellation de Christian Arnsperger et poursuivent la réflexion. Ce 26 septembre, une matinée de formation est organisée à Herve sur le thème du rapport au temps et de la simplicité volontaire avec l'intervention d'Emeline de Bouver. Le même jour, une journée régionale propose à Nivelles une recherche sur de nouvelles pratiques sociales et de nouvelles solidarités avec l'aide de Paul Galand, ancien député écolo bruxellois. Mais qui sont ces intervenants auxquels nous faisons appel pour cheminer ?*

## *La simplicité volontaire*

Emeline de Bouver est licenciée en sciences politiques et doctorante à la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale de l'UCL. Ses intérêts de recherche sont le changement social, la simplicité volontaire, les mouvements culturels. Elle interviendra le 26 septembre prochain à Herve sur le thème du temps, de l'urgence, articulé à la simplicité volontaire. Son ouvrage « Moins de biens, plus de liens. La simplicité volontaire: un nouvel engagement social » vient de paraître aux éditions Couleur Livres (2009). Il est préfacé par Christian Arnsperger.

**Présentation du livre**

La simplicité volontaire est un mouvement qui prolonge aujourd'hui la conscience écologique née dans les années septante. Elle propose à chacun d'évoluer de façon consciente vers une existence matérielle simplifiée et désencombrée. Cet ouvrage caractérise ce mouvement qui, devenu incontournable aux Etats-Unis et au Québec, émerge actuellement en Europe. Il l'envisage sous ces trois approches que sont le temps, le travail et l'implication politique. S'appuyant sur les écrits d'interlocuteurs-clés, l'ouvrage laisse également une grande place aux témoignages recueillis au sein du mouvement belge de la simplicité volontaire. À l'époque où la (sur)consommation ambiante en vient à menacer notre santé et notre manière d´être au monde, il est grand temps de nous interroger sur de nouvelles formes de solidarité. Cet ouvrage esquisse une des pistes possibles, parmi les plus engageantes, pour réenchanter l´avenir.

## *Paul Galand,*

Paul Galand est médecin de formation (chirurgie, accouchements et médecine du travail) et ancien député écolo au Parlement régional bruxellois et au Parlement de la Communauté française. Son engagement et son expérience, avant, pendant et après son mandat politique sont à situer entre autre dans les domaines de la santé communautaire et de la lutte contre la pauvreté. Comme médecin, il a exercé dans une maison médicale parce qu'il était préoccupé par la santé communautaire plutôt que par une médecine individualiste. Il a aussi participé à la réflexion et à l'émergence d'associations de lutte contre la pauvreté dans le réseau de réinsertion socio-professionnelle et économique d'il y a trente ans.

Il est invité comme personne ressource à la journée de formation de Nivelles pour nous aider à réfléchir à l'urgence de trouver ou retrouver de nouvelles pratiques sociales et de nouvelles solidarités; notre survie contre les dégâts du capitalisme en dépend.

Paul Galand est défenseur, notamment, d'une « santé communautaire » à la place d'une médecine individualiste.

# Le capitalisme : le mythe du marché auto régulateur

Jacques LAMBOTTE

*Le capitalisme, c'est le marché, dit-on. Ce soi-disant marché n'est « qu'un système imaginaire » commandé par d'« imaginaires lois économiques », « **naturelles** », qui, laissées à elles-mêmes, tendraient, soit disant, à produire un « équilibre optimal ».*[1]

Voilà le mythe du marché autorégulateur, qu'il devrait être interdit au politicien de vouloir réguler ! Sa théorie : sur un marché de biens quelconques, l'offre et la demande s'équilibrent par les prix. En effet, dit-on, les acheteurs sont disposés à acheter d'autant plus de biens que le prix est faible. Pour le vendeur, c'est l'inverse : plus le prix est élevé et plus il est disposé à en mettre « sur le marché ». Interviennent également les questions de concurrence. Sur un marché où se trouvent plusieurs vendeurs, ils auront tendance à baisser les prix (à moins qu'ils ne s'entendent…) pour vendre leurs biens. S'ils sont seuls sur le marché, ils sont beaucoup plus « libres » de leurs prix.

### *La théorie rationnelle du marché, une science ?*

On peut donc faire la théorie « rationnelle » du marché. On peut établir et démontrer des théorèmes (propositions démontrables qui sont tirées d'autres propositions démontrées). Bref, on peut faire une science : la science économique. Et « établir » que les « marchés (tous les marchés : des melons, du pétrole, du travail, des moulins à café, des voitures…), agissant simultanément, conduisent à un équilibre. Une harmonie générale. Une paix sociale ».[2] Le raisonnement est donc simple : il existerait une logique économique qui commanderait le développement du capitalisme. Que les artisans de la bonne gouvernance devraient absolument respecter.[3] C'est une illusion. Pas une « belle illusion » : elle est mortifère.

### *La prospérité économique, signe de Salut*

Nos illusionnistes nous cachent le fait que le capitalisme est un fait social, produit par la société, et non une réalité naturelle. Contre la fourmi de la fable de La Fontaine, « *Max Weber a bien démontré que le capitalisme n'est pas la conséquence d'une volonté de thésaurisation naturelle. Si cela avait été le cas, elle aurait dû jouer partout et tout le temps, ce qui n'a pas eu lieu* ».[4] Max Weber propose la thèse selon laquelle l'inquiétude protestante quant au salut (on ne peut savoir si l'on est sauvé, seul Dieu le sait) aurait incité certains à chercher des signes de ce salut : la prospérité économique en aurait été un. Mais comme on est dans un milieu rigoriste, ce capital acquis, on ne le dépense pas : on le réinvestit sans cesse.

### *Produire pour produire*

Comment en est-on arrivé à produire pour produire, à faire produire pour produire ? Comment cette « rationalité économique » a-t-elle pu s'installer ? Avant, les sociétés précapitalistes étaient structurées selon la norme du « suffisant ». Même s'il ne convient pas d'idéaliser ces sociétés, les producteurs y étaient maîtres de leurs moyens de production et produisaient selon leurs besoins. L'ouvrier ne se demandait pas « combien puis-je gagner par jour si je fournis le plus de travail possible, mais : combien dois-je travailler pour gagner les deux marks cinquante qui couvrent mes besoins ? ».[5]

Pour contraindre la main-d'œuvre à un travail régulier, à plein temps, les patrons s'employèrent :

1) à enlever aux artisans la propriété de leurs moyens de production, à en faire des ouvriers ;

2) à réduire les rémunérations de ces ouvriers : les payer moins par unité de produit, c'était les forcer à travailler davantage pour obtenir ce qu'ils jugeaient suffisant ;

3) à leur enlever la maîtrise des moyens de production grâce à la mécanisation : la machine permettait d'imposer des normes quant à la quantité et à l'intensité du travail.

On voit par là que le capitalisme n'est en rien la conséquence d'une volonté de thésaurisation naturelle. Il est le fruit d'âpres luttes historiques pour l'appropriation du travail vivant, par le capital matérialisé.[6]

La suite, dans le numéro de décembre :
« Le capitalisme : « Laissez venir à moi les petits enfants »

[1] *Pour tout ceci voir Amin,S. Le virus libéral, Temps des Cerises, Paris, 2003, pp.12 et suivante*

[2] Maris B., *Lettre ouverte aux gourous de l'économie*, Seuil, Paris, 2003, p.20.

[3] Amin,S. *ibid.*, pp. 14-15.

[4] Jacquemain, M. et Frère, B., *Epistémologie de la sociologie,* De Boeck, Bruxelles, 2008, p.32.

[5] Weber, M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme,* Plon, Paris, 1985, p.61.

[6] Le capital matérialisé est le capital perçu pour les marchandises vendues, et réinvesti.

# Journée régionale à Nivelles, le 26 septembre

## « Nouvelles pratiques sociales, nouvelle solidarité. De l'urgence de résister »

1970... l'horizon du Grand Soir guide les pas des militants.
1980 ... la crise économique bat son plein. Les pouvoirs spéciaux grisent le moral et la perspective des lendemains qui chantent s'effrite.
1989... le mur de Berlin s'effondre
Et aujourd'hui ?

La société et la culture occidentales traversent une crise profonde. Cela se marque par l'abandon de toute référence à une idéologie. Plus personne ne croit à des solutions clé sur porte aux problèmes sociaux. Autrement dit, tout le monde sait que plus personne ne sait.

Notre société est désormais en proie au doute et à l'incertitude. Elle est impuissante face aux dangers qui guettent, malgré la conscience accrue de la «misère au monde».

Au sein même du tissu social se développent une myriade de pratiques et d'expériences alternatives qui, avec beaucoup d'inventivité, affrontent et dépassent des problèmes qui apparaissaient jusque-là comme des impasses et/ou des problèmes insolubles.

**Quand ?**
Le samedi 26 septembre 2009,
de 9h30 à 16h30.

**Où ?**
Foyer des pensionnés,
rue de Charleroi à 1400 Nivelles
(à côté de l'église Saint-Jean et Nicolas)

**Pour qui ?**
Pour toute personne qui aimerait mieux comprendre les enjeux de société auxquels nous sommes confrontés, réfléchir aux nouvelles pratiques de solidarité d'aujourd'hui.

**Avec qui ?**
Avec la participation de **Paul Galand**, médecin et ancien député.

**Et les enfants ?**
Animation prévue pour les enfants de 3 à 12 ans.

**PAF ?**
5 €, comprenant un sandwich à midi.
Des boissons seront disponibles sur place.
Inscriptions : pontien.kabongo@cefoc.be et 081/23.15.22

# Journée régionale à Herve, le 26 septembre

## « L'urgence de prendre le temps »

Il y a le temps. Celui après lequel on court et celui qui nous fait courir. Celui qu'on prend et celui qui fuit. Celui qu'on perd et celui qu'on n'a pas. Les heures qui durent et les minutes trop courtes. Le temps qu'on tue et celui qui nous tue. Celui qui est précieux et celui qu'on gaspille à ses propres yeux et aux yeux des autres. Le temps pour l'amour et celui qui vaut de l'argent.

Des aiguilles qui tournent… Mais que seraient-elles sans cadran ? Le temps ne prend sens que sur l'arrière-fond de la vie humaine, personnelle, sociale, politique. Et si on s'arrêtait le temps d'une journée pour réfléchir aux sens que ce temps peut prendre et donner à nos vies d'hommes et de femmes aujourd'hui.

**Quand ?**
Le samedi 26 septembre 2009,
de 9h à 14h

**Où ?**
Salle Pierre Maquinay de Manaihant
rue Manaihant, 18 à 4651 Battice (Herve)

**Méthode ?**
La méthode favorise une alternance entre travaux en carrefours et exposé, afin de partir de l'expérience de vie de chacun.

**Avec qui ?**
Avec la participation de **Emeline de Bouver**, politologue et auteure de « *Moins de biens, plus de liens. La simplicité volontaire : un nouvel engagement social* ».

**PAF ?**
5 €, repas Slow Food non compris.
Des boissons à prix démocratiques seront disponibles sur place.
Inscriptions : benedicte.quinet@cefoc.be et 04/223.28.33